

CARDINAL MERCIER

VOIX DE LA
GUERRE



ILLUSTRATIONS
D'ANTO-CARTE

J. DE GIGORD, ÉDITEUR, PARIS

TABLE

Préface	7
La piété patriotique	17
Patriotisme et endurance	35
Pour nos soldats	63
Appel à l'opinion publique	73
La voix de Dieu	89
Courage, mes frères	107
La leçon des événements	125
La libération des prisonniers politiques et des déportés	163
Réponse du Cardinal lors de sa réception à l'Institut de France	169
Rebâtissons	179



PRÉFACE



Point n'est besoin d'une longue introduction pour présenter Mgr Mercier, le primat de la Belgique de 1906 à 1926.

« Lorsque l'Histoire voudra résumer la Grande Guerre en quelques personnages typiques et comme légendaires, a dit M. Alexandre Millerand, l'image du Cardinal Mercier se dressera la première et la plus haute. »

Pourquoi? Parce qu'il fut, selon l'expression de Mgr Ginisty, le Verdun moral de la terrible épopée et, dans toute l'acception du terme, l'évêque défenseur de la Cité.

Albert I^{er} le proclamait au Havre en 1915 : « A l'exemple des glorieux prélats du passé, le Cardinal Mercier n'avait pas craint de proclamer la vérité à la face de l'ennemi et d'affirmer les droits d'une juste cause au regard de la conscience universelle. »

C'est le même écho qui retentit dans ce passage de la notice qui lui a été consacrée dans l'Annuaire de l'Académie royale de Belgique : « Ceux-là sont grands qui sont des hommes complets

et l'homme complet est une forme du génie... Est-il étonnant dès lors que la personnalité du Cardinal Mercier, philosophe et homme d'action, offre de multiples aspects, comme un joyau de prix dont les facettes brillent de feux distincts, selon l'angle sous lequel on le retourne. »

Parmi les nombreuses manifestations d'un caractère exceptionnel, on a choisi ici celles qui se réfèrent à la Grande Guerre. La justification de ce thème n'est point malaisée à fournir. La sanglante épreuve qui frappa la Belgique et le monde mit dans un relief particulier la noble physionomie de l'éminent prélat. Chevalier du Droit, sans peur et sans reproche, Mgr Mercier tour à tour enseigna, encouragea, défendit, protégea, consola, s'exposa... Car, ainsi que le disait feu Eugène Hubert, recteur de l'Université de Liège, à Henri Pirenne, « chaque fois que, sous ses lettres, il mit sa signature, il y mit aussi sa tête »¹. Mais, à mesure que le temps s'écoule, l'écho assourdi de certaines paroles ou de certaines attitudes du Cardinal ne nous parvient plus, très souvent, que par plusieurs intermédiaires. A défaut d'un oubli qui serait invraisemblable, une certaine transformation de sa pensée ou de ses intentions pourrait s'opérer. Et lorsque l'on constate notamment combien les événements de la Grande Guerre sont ignorés ou méconnus de la jeune génération, combien des épisodes familiers à ceux qui les ont vécus n'éveillent plus aucune réaction intellectuelle, on en vient à se demander s'il ne serait pas désirable d'orienter résolument les esprits vers l'histoire la plus contemporaine. Par suite de certaines nécessités de programme ou de plan d'études, il se fait que le Traité de Verdun est mieux connu que le

¹ Les Mémoires du baron von der Lancken, chef du département politique du Gouvernement général allemand de la Belgique occupée, confirment le projet qui avait été formé de supprimer le Cardinal.

Traité de Versailles, le grand Condé que le maréchal Foch, les institutions spartiates que les constitutions parlementaires actuelles. Rien ne paraît dès lors plus indiqué que d'entrer directement en contact avec une pensée qui fut une force et reste une leçon.

De l'édition de ses Œuvres pastorales, nous allons détacher une série de textes du Cardinal gravitant à peu près tous autour de ce thème, le patriotisme, et autour de cet événement, la Grande Guerre.

Nous reproduirons d'abord cette belle apothéose du grand roi Léopold II que fait Mgr Mercier dans sa pastorale de janvier 1910 : La Piété patriotique.

Ce document donne la clef du plus célèbre de ses écrits de guerre, lu et traduit dans les deux mondes, la pastorale de Noël 1914, Patriotisme et Endurance.

Georges Goyau l'a dit : « L'Allemagne régnait mais le Cardinal était là, juge de l'Allemagne. »

Empruntons ces quelques lignes à l'éloge funèbre du Cardinal prononcé à Notre-Dame de Paris par Mgr Baudrillart : « Se rend-on compte de la tranquille audace qu'il lui fallut pour lancer à la figure d'un ennemi maître de son pays, de sa ville, de son propre palais, la lettre du 25 décembre 1914? »... Il osait déclarer que le premier devoir de tout citoyen belge était « la reconnaissance envers l'armée nationale » qui avait tenu tête à l'envahisseur. Il osait affirmer que, pour avoir résisté aux sommations de l'ennemi et à ses sollicitations, « la Belgique avait grandi » et que son Roi « était dans l'estime de tous, au sommet de l'échelle morale ». Il osait rappeler à l'Allemagne « qu'elle avait violé son serment et que l'Angleterre était restée fidèle au sien ». Il osait étaler aux yeux des vainqueurs, ivres encore d'orgueil et de brutalité, la liste impitoyablement détaillée, ville par ville, village par

village, de leurs destructions et de leurs crimes et, y mettant le sceau de sa parole d'évêque, faire savoir au monde que « des centaines d'innocents avaient été fusillés ». Il osait proclamer que « le pouvoir de l'envahisseur n'est pas une autorité légitime et qu'on ne lui doit, dans l'intime de l'âme, ni estime, ni attachement, ni obéissance ». Il osait ordonner des prières « pour le succès des armées belges, pour les recrues qui se préparaient aux luttes de demain, pour la délivrance de la Belgique afin que, après les péripéties qui se déroulaient sur le champ de bataille, elle se relevât plus noble, plus pure, plus glorieuse que jamais ». Tout cela sans bravade, sans ostentation, sans insulte, avec une dignité superbe et un souverain mépris du danger.

Pour se rendre compte de ce danger, il suffit de parcourir dans la Correspondance publiée par le professeur F. Mayence, les passionnants dialogues qui s'échangèrent entre le prélat et le représentant du gouverneur général allemand après la publication non censurée de cette pastorale, comme de celle du 12 septembre 1915, Appel à la prière, où les Allemands voulaient absolument se reconnaître dans « Satan et les esprits mauvais » qu'il s'agissait de repousser en enfer.

Le 21 juillet 1916, à l'occasion de la fête nationale, le Cardinal montait en chaire à Sainte-Gudule pour célébrer les soldats tombés au champ d'honneur. Il faisait ressortir l'austère grandeur de la guerre juste et s'écriait : « Comment voulez-vous aimer l'ordre, sans haïr le désordre; souhaiter intelligemment la paix, sans expulser ce qui la ronge? »

Puis dans sa pastorale du 1^{er} octobre 1916, La Voix de Dieu, il donnait une interprétation profonde des événements en face de l'éternité.

Aussitôt après, les déportations en masses d'ouvriers belges

sans travail vers l'Allemagne l'obligeaient à descendre de ces hauteurs pour stigmatiser avec une énergie indignée l'un des abus les plus scandaleux du pouvoir occupant. Dès le 7 novembre, le Cardinal avait jeté le Cri d'alarme des évêques belges : Appel à l'opinion publique, qui eut un retentissement mondial et qui fut suivi d'une lettre vengeresse au gouverneur général.

Les sophismes à l'aide desquels les autorités allemandes avaient tâché de justifier cette nouvelle forme de travaux forcés étaient réfutés de façon décisive. « La vérité toute nue est que chaque ouvrier est un soldat de plus pour l'armée allemande. Il prendra la place d'un ouvrier allemand dont on fera un soldat. »

Pendant les périodes mornes ou décevantes, la grande voix de l'archevêque de Malines s'élève encore. Courage, mes frères (11 février 1917) est une exhortation pathétique, d'une inspiration profondément chrétienne, qui voulait ranimer la confiance de la nation et qui s'achevait dans une émouvante évocation du Pater.

Dans une magistrale synthèse, le 18 février 1918, le Cardinal dégageait La leçon des événements. La souffrance acceptée rapproche de Dieu, de ce Dieu qui n'est pas seulement toute justice, mais encore toute miséricorde. Cette sublime pastorale échappa complètement à la censure soupçonneuse du pouvoir occupant.

Il vaut la peine de rappeler d'ailleurs que jamais le prélat ne soumit l'impression de ses pastorales à la censure allemande. C'est l'honneur de cette corporation de pouvoir dire qu'il se trouva toujours des imprimeurs pour les composer et les publier clandestinement. Non sans de graves dangers, car plusieurs furent emprisonnés. Mgr Mercier revendiqua hautement la responsabilité qui lui incombait et n'eut de cesse que ces dévoués patriotes ne fussent libérés.

Bientôt après, l'événement donnait raison à l'optimisme du Cardinal et l'offensive victorieuse déclanchée par les Alliés ne se ralentit plus.

Le 17 octobre 1918, le baron von der Lancken, chef du département politique, venait au nom du gouverneur général allemand, annoncer au prélat l'imminente libération des détenus politiques et la prochaine évacuation du territoire national. Il laissait entre ses mains, rédigé en français, le texte suivant : « Vous incarnez pour nous la Belgique occupée, dont vous êtes le pasteur vénéré et écouté. Aussi est-ce à vous que M. le Gouverneur général et mon Gouvernement m'ont chargé de venir annoncer que, lorsque nous évacuons votre sol, nous allons vous rendre spontanément et de plein gré les Belges prisonniers politiques et déportés. Ils vont être libres de rentrer dans leurs foyers, en partie déjà dès lundi prochain 21 courant. Cette déclaration devant réjouir votre cœur, je suis heureux de venir vous la faire, d'autant plus que je n'ai pu vivre quatre années au milieu des Belges sans les estimer et sans apprécier leur patriotisme à sa juste valeur. »

Cet hommage prenait, sous la plume de ce haut fonctionnaire qui avait si souvent approché l'archevêque de Malines pour discuter des pouvoirs respectifs de l'autorité légitime et du gouvernement occupant, une signification dont il serait superflu de souligner la portée.

On ne peut arrêter ici, sous prétexte que la Grande Guerre est terminée, la revue des principales manifestations de la pensée du Cardinal Mercier sous l'empire de ces tragiques événements. La victoire n'est pas la fin dernière recherchée : il faut y joindre la paix et la restauration nationale.

C'est une prière de reconnaissance qu'adresse au Ciel la pastorale Au lendemain de la victoire (11 février 1919). Puis la

tâche étant immense dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel, il fallait se mettre au travail. Rebâtissons, s'écriait le Cardinal le 2 février 1920, faisant écho à un souvenir douloureux.

C'est à Rome qu'il se trouvait en septembre 1914 lorsque lui parvint la nouvelle de la destruction de la ville de Louvain, l'incendie de l'Université et de l'ineestimable bibliothèque qu'elle contenait. Un instant accablé, il avait secoué le découragement et s'adressant au Cardinal Vico qui l'accompagnait il eut cette parole : « Ils ont détruit, eh bien, nous rebâtirons. »

C'est le programme de cette reconstruction, applicable autant en France qu'en Belgique, que trace Mgr Mercier dans sa pastorale. Il en faut lire et méditer le texte pour juger de son extrême actualité.

Nous achèverons cette brève introduction en situant le dernier texte que nous avons cru devoir reproduire.

Dès le milieu de l'année 1918, le Cardinal avait été l'objet d'une cooptation unanime de la part de la classe des Sciences morales et politiques de l'Institut de France. Seize mois plus tard, il prenait possession de son fauteuil et prononçait un émouvant discours pour répondre à ceux du président de l'Académie, M. Morizot-Thibaut, et de l'éminent philosophe Boutroux.

« Jamais scène analogue ne s'était déroulée au Palais-Mazarin, écrit Mgr Baudrillart. Jamais le nom du Dieu de justice n'y fut répété avec plus de respect. Jamais prêtre de l'Eglise catholique n'y reçut plus unanime hommage. »

« Comme philosophe, le Cardinal Mercier, disait M. Boutroux, avait sa place marquée dans cette Académie. Mais à ce titre, s'en ajoute un autre qui s'impose à l'admiration respectueuse et enthousiaste non seulement des Académies mais du monde entier. Le Cardinal Mercier représente, avec une précision et un éclat dont

l'histoire offre à peine un ou deux exemples, la chose sublime par excellence : le droit, la vérité, la justice, la bonté, en tant qu'à eux seuls, sans aucun secours humain, par leur vertu propre et comme par une grâce divine opérant en leur invisible essence, ils s'imposent à un ennemi qui a pour devise : la force avant le droit... Le Cardinal Mercier, armé de sa seule droiture, de la pureté de cœur et de la charité évangélique, a fait mettre la force à genoux. »

La réponse du Cardinal est de toute beauté. Magistrale synthèse des événements de la Grande Guerre, elle magnifie la France. Elle évoque dans la simplicité de la forme et dans la majesté de la pensée qui lui sont coutumières, la mission remplie par les nations alliées, autour d'une conception sublime du devoir.

« Messieurs, dit-il, à ses nouveaux confrères de l'Institut, j'ai besoin de vous dire la vérité, telle que je la vois, telle que je la sens dans les profondeurs de mon âme : parmi tous les peuples du globe, le plus attachant, le plus beau, le plus grand, par le rayonnement de sa pensée, par la précision et le charme de sa langue, par la bravoure souriante de ses soldats, par son caractère chevaleresque et l'élan de son apostolat, par la fécondité de son héroïsme chrétien, c'est, n'en doutez pas, votre peuple, le peuple français. »

C'est à ce peuple que le Cardinal Mercier confiait, en ordre principal, la tâche écrasante de la reconstruction morale du monde par la collaboration des élites internationales.

Cet appel correspondait bien à l'une des tendances maîtresses de son tempérament. Le désir de réaliser l'union ou l'unité se marque à tous les instants de sa carrière. Et c'est pendant les fameuses « conversations de Malines » avec les délégués de la High Church d'Angleterre, que ce grand apôtre de l'universalisme, terrassé par la fièvre, entra dans l'éternité...

**Le présent livre où l'on s'est efforcé
de joindre en une heureuse union
l'Esprit, l'Art et la Technique
a été achevé d'imprimer
le 15 mai 1937
sur les presses de
Georges Thone
Editeur
Liège**

